

Dynastie des PEPINNIDES

Mise à jour le jeudi 7 avril 2016

Cette généalogie donne l'ascendance :

- de Berthe, épouse de Milon de Bretagne [branche de CHELLES]
- de Gisèle, mère de Roland de Roncevaux [branche de CHELLES]
- de Charlemagne

SAINT ARNOUL, tige de la race carolingienne, naquit vers 580, au château de Lay, près de Nancy. Elevé par les soins de Goudulphe, maire du palais d'Austrasie, sous Théodebert II, il fut à la fois guerrier, évêque, diplomate, homme d'Etat, et acquit dans chacune de ces professions une réputation de sagesse et d'habileté dont l'histoire nous a transmis le souvenir, trop négligé par les biographes modernes. Sous Clotaire, il gouvernait le vaste royaume d'Austrasie dont Metz était la capitale, lorsque la chaire épiscopale de cette ville devint vacante. Tous les regards et tous les vœux se portèrent aussitôt sur lui et on le força de prendre les ordres et de recevoir le bâton pastoral (en 611). Ses vertus brillèrent alors d'un nouvel éclat : il conduisit avec sagacité les affaires de l'Eglise et de la monarchie, et sut concilier les intérêts du peuple avec ceux du trône ; mais le tumulte du grand monde et l'éclat belliqueux de la cour lui devenaient de jour en jour plus pénibles à supporter : il aspirait à se retirer, tournait toutes ses pensées vers la religion et réclamait un successeur. Clotaire le retint à la cour malgré lui et le força à enseigner l'art de régner à son fils Dagobert qu'il venait d'associer à l'empire. Arnoul obéit et, tant que son élève royal écouta ses conseils, tant qu'il consentit à gouverner par son ministre plutôt que par lui-même, la nation fut heureuse. Mais le mauvais naturel du prince l'emporta : livré à toute la fougue de ses passions, il méprisa les avis d'Arnoul qui, perdant tout espoir de le ramener dans la bonne voie, quitta une cour aussi dissolue qu'orageuse et s'installa dans les Vosges, près de Remiremont, où Saint Romaric, son ami, avait fondé un monastère. Ce fut là qu'Arnoul mourut en 640 après avoir mené quatorze ans la vie érémitique suivant la règle la plus sévère et donnant l'exemple de toutes les vertus. Saint Romaric fit transporter ses restes au monastère de Saint-Mont. L'année suivante, Goéric, parent de Saint Arnoul et son successeur à l'évêché de Metz, alla présider à leur exhumation et les fit transporter avec pompe dans l'église des Apôtres, hors des murs de la capitale de l'Austrasie, là où fut ensuite établie l'abbaye devenue célèbre sous l'invocation de Saint Arnoul. **Ce prélat avait épousé Dode, fille du comte de Boulogne, dont il eut deux fils, Anchise et Glodulphe.** Le premier donna naissance à Pépin d'Héristal, père de Charles Martel et aïeul de Charlemagne ; le second, connu sous le nom de Saint Clou, gouverna pendant l'Eglise de Metz. Saint Arnoul fut ainsi la tige de la seconde race des rois de France et de plusieurs autres maisons souveraines [Michaud, 1843, tome 2, page 278].

Il meurt le 18 juillet 640 au monastère de Remiremont,

X avec **Sainte Dode**, fille du comte de Boulogne, dont :

1. **Anchise**, qui suit,
2. Glodulphe, connu sous le nom de Saint Clou, évêque de Metz, mort en 696,
X avec Ne..., dont :
 - 1.1. Martin, duc d'Austrasie,

ANCHISE (alias **ANSEGISEL**), mort en 679 (ou 685),

X avec **Sainte Begga**, morte en 693 (ou plutôt 698), fille de Pépin l'ancien et d'Itta [voir dans ascendance de BEGGA], dont :

1. **Pépin II le moyen**, qui suit,
2. Martin, duc de Metz, assassiné en 680,

3. Clotilde, reine de Neustrie (ou de Soissons), de Bourgogne, d'Orléans, de Paris, puis des Francs, morte en 699,
X avec Thierry III, roi des Francs [dynastie Mérovingienne].

PEPIN II Le Moyen, dit **d'Héristal**, duc des Francs, maire des palais d'Austrasie, de Neustrie (ou de Soissons) et de Bourgogne, mort le 16 décembre 714 à Jupille, plutôt le 15 novembre [Mabillon, 1910, p 265],

X avec Plectrude, fille de Hugobert et d'Irmina, abbesse d'Oeren, [voir dynastie des HUGOBERTIDES],
XX (concubine) avec **Alpaïde de BRUYERES**, (un autre donne **Alpaïde von Sachsen**) veuve de Fulcoad (mort en 670) [voir dynastie GUILHEMIDE],

dont, du premier mariage:

1. Drogon, comte de Champagne et maire du palais de Bourgogne, mort en 708,
X avec Anstrude, fille de Waraton, dont :
 - 1.1. Saint Hugues (Hugo), 37^{ème} évêque de Paris, descendant de Saint Arnoul, évêque de Metz, est fils de Dreux (Drago), comte ou duc de Champagne ; lequel était fils de Pépin de Héristal, duc des Français, et frère de Charles-Martel. Quelques auteurs ont écrit qu'il avait embrassé l'état monastique à Jumièges ; il y a plus d'apparence qu'il était entré dans le clergé séculier. Il fut d'abord *primicier de l'église de Metz* ; Charles Martel, son oncle, lui donne l'évêché de Rouen, les abbayes de Fontenelles et de Jumièges, avec l'administration des églises de Paris et de Bayeux qu'il conservera jusqu'à sa mort, arrivée le 8 avril 730 à Jumièges où il avait pris sa retraite [Clavel, 1855, p 397],
 - 1.2. Gottfried,
 - 1.3. Arnulf ou Arnoul, mort en 723,
 - 1.4. Pépin,
2. Grimoald II, fils de Pépin le Gros ou d'Héristal, en 695, il fut fait maire du palais de Neustrie par son père, et succéda ensuite à son frère Drogon dans la dignité de duc des Bourguignons. En 711, il épouse **Theudelinde, fille de Ratbode**, duc des Frisons. Ayant appris en 711 que Pépin était tombé malade, il se hâta de se mettre en chemin pour se rendre près de lui ; mais, en passant à Liège, la piété l'engagea à visiter le tombeau de Saint Lambert, évêque de cette ville, et, tandis qu'il priait avec ferveur pour la guérison de son père, un scélérat nommé Rangaire le perça de plusieurs coups de poignard, dont Grimoald mourut sur-le-champ. Son fils **Théobald**, encore au berceau fut nommé par Pépin maire du palais de Dagobert III [Michaud, 1883, tome 17, page 557]. Il meurt en avril 714 [Mabillon, 1910, p 264],
X en 711 avec Theudelinde, fille de Radbode I, duc des Frisons, dont :
 - 2.1. Théobald, né en 708, duc des Francs, maire des palais d'Austrasie, de Neustrie (ou de Soissons) et de Bourgogne, mort assassiné en 714,
 - 2.2. Arnold,

du second mariage (ou plutôt de sa concubine) :

3. **Charles Martel**, qui suit,
4. Childebrand, comte de Bourgogne,
X avec Ne..., dont :
 - 4.1. Nibelung,

Mabillon donne : Sainte Gertrude, fille de Pepin d'Héristal, protectrice de Nivelles et de Bréda [Revue Mabillon, 1905, p 92].

CHARLES MARTEL, né en 689, duc des Francs, maire des palais de d'Austrasie et de Neustrie (ou de Soissons), mort le 22 octobre 741 à Quierzy-sur-Oise,

A la suite d'obscures intrigues de famille, Charles Martel, qui devait exercer une si puissante influence sur les destinées de la France, commença sa vie politique dans une prison, où le retenait la femme de son père. Pépin d'Héristal, las de sa femme légitime, Plectrude, avait pris pour concubine la jeune et belle Alpaïde, qui fut mère de Charles Martel ; mais, dans les dernières années de sa vie, lorsque l'âge eut amorti ses passions, il revint à Plectrude. Cette femme ambitieuse acquit sur lui un tel ascendant qu'il la nomma tutrice de son petit-fils, Théobald, auquel il légua tous ses titres et ses pouvoirs. Ainsi, à la mort de son père, Charles Martel se trouvait dépouillé de tout héritage et privé de sa liberté ; mais il avait vingt ans, du génie et de l'audace, et les mains d'une femme et d'un enfant étaient bien faibles pour soutenir le lourd fardeau que leur laissait Pépin.

Dès l'année 715, Charles s'échappa de sa prison et se réfugia chez les Austrasiens qui le proclamèrent duc d'Austrasie, titre qu'avait porté son père. Quatre ans plus tard, une victoire complète, qu'il remporta sur les Bourguignons et les Neustriens, en lui permettant de rentrer en possession de la *Mairie* de ces deux royaumes, réunit sur sa tête toutes les fonctions et toute l'autorité dont Pépin d'Héristal avait investi Théobald. Ainsi, Charles succéda à son père par droit de conquête et par droit de naissance ; sa puissance n'en fut que plus solide.

Depuis sa victoire sur les Bourguignons et les Neustriens, jusqu'à sa mort (de 719 à 741), Charles régna sur les états qui constituent la France actuelle et sur une partie de la Germanie. Pour pouvoir s'intituler maire du Palais, il créa ou toléra d'abord quelques rois, dont les noms feraient inutilement confusion dans l'histoire ; et lorsque le dernier de ces fantômes s'évanouit en 737, Charles Martel, devenu assez fort pour se passer d'une fiction, ne lui nomma pas de successeur. Pendant quatre ans, il gouverna sans titre : il n'osait prendre une qualification qu'il ne voulait plus donner à personne. Cette hésitation est facile à comprendre. Pour lui, régner comme *maire*, c'est à dire comme délégué, c'était continuer un état de choses établi depuis plus d'un siècle ; régner comme *roi*, c'est à dire tirer de lui même son autorité, c'eût été innover, faire une révolution ; il prit un terme moyen entre ces deux partis : il ne régna plus comme maire et pas encore comme roi. C'était un pas immense qu'il faisait faire à sa race vers le trône.

Cette époque de Charles Martel, de quelque qualification qu'on la désigne, est l'une des plus intéressantes de l'histoire de France. Elle vit jeter les premiers fondements de l'édifice féodal qui devait si rapidement s'élever. Roi (nous lui donnerons ce titre qu'il ne porta pas, parce qu'il faut plus s'attacher aux choses qu'aux mots) par la force, il devait songer à perpétuer la force dans ses mains, c'est à dire à se créer une armée permanente. Les dons de terres faits par les rois de la première race à leurs barons ne servaient qu'à épuiser le domaine royal sans compensations, parce qu'accordés sans conditions, ces bénéfices ne liaient point le donataire au donateur. Charles Martel imagina d'utiliser ces libéralités en y attachant certaines clauses. Il distribua des terres à ses capitaines, sous cette condition que ceux qui les posséderaient lui rendraient des services militaires et domestiques. Ces bénéfices peuvent être considérés comme une solde qui, une fois payée, engageaient à perpétuité ceux qui la recevaient, ainsi que leurs descendants (lorsque les biens, non encore héréditaires, leur étaient transmis), envers celui qui la leur comptait. L'exécution de ce contrat était garantie par une clause pénale, en vertu de laquelle le vassal, en cas de violation, perdait le bénéfice réversible au suzerain. Ces trois expressions furent adoptées, pour désigner le donataire, la terre donnée et le donateur. Dès le règne suivant, les vassaux directs du roi se créèrent eux-mêmes des vassaux en morcelant leurs propriétés, de sorte que, peu à peu, presque tout le territoire de la France se trouva inféodé. Pour se donner un grand nombre de feudataires, Charles dépouilla le clergé qui possédait alors des domaines immenses ; il avait peu à craindre des prêtres, et beaucoup à attendre des soldats. Cette spoliation facilita l'institution de la féodalité, mais elle contenait le germe de sa ruine. Elle divisa le clergé et la noblesse : plus tard, par esprit de vengeance, les prêtres appuyèrent les rois contre les barons.

Ce n'était pas seulement pour résister aux ennemis de son ambition et de sa puissance que Charles Martel sentait le besoin de s'assurer une armée puissante ; elle lui était nécessaire pour repousser les ennemis étrangers du pays. Les barbares se ruèrent alors sur la France comme ils s'étaient jetés, quelques siècles auparavant, sur l'empire romain. En même temps que le Nord et la Germanie continuaient à verser leur excédant de population sur la Gaule, arrivaient du midi de nouveaux envahisseurs qui avaient déjà subjugués l'Espagne. Les Frisons, les Saxons, les Bavarois ravageaient les provinces Rhénanes ; non seulement Charles les chassa du territoire français, mais il les poursuivit jusque dans leur repaire, les fit chrétiens et tributaires, et laissa sur les bords de l'Inn, du Danube et de l'Elbe, des trophées que devait retrouver son petit-fils Charlemagne. Ses combats contre les envahisseurs méridionaux sont plus célèbres dans l'histoire, et la victoire qu'il remporta sur les Sarrasins en 732 lui a fait une popularité que le temps n'a pas encore usée. Beaucoup de chroniqueurs

ont écrit que le nom de *Martel* lui fut donné parce que, dans cette journée, il écrasait les infidèles à coups de marteau. Cette explication séduisante a été généralement adoptée ; cependant, pour en apprécier la futilité, il suffit de savoir que le nom de Martel (modification du nom de saint Martin, saint très considéré des Francs) était héréditaire dans la famille de Charles, puisque des Pépin l'avaient porté avant lui. Quoiqu'on lise que 375 000 Sarrasins perdirent la vie à la bataille de Poitiers, la victoire ne fut cependant point complète, car il fallut encore sept ans de combats à Charles Martel pour les expulser entièrement de la Provence.

Charles Martel ébaucha tout ce que ses deux successeurs, Pépin et Charlemagne, achevèrent, car, malgré les spoliations dont il frappa le clergé, il vécut dans une étroite intimité avec le Saint-Siège qui cherchait déjà en France un appui contre les empereurs grecs et les rois lombards. Grégoire III l'eût sacré roi aussi volontiers que Zacharie sacra Pépin (23 septembre 768), et des négociations étaient entamées pour le rétablissement de l'empire d'Occident, en faveur de Charles Martel, lorsque le maître de la France mourut. Il considérait si bien la France comme sa propriété qu'il la partagea entre ses fils par son testament. Ce partage, en divisant la puissance des Pépin, retarda l'avènement de leur famille au trône ; Pépin le Bref ne se fit roi que lorsque le temps eut fait rentrer dans ses mains les apanages de ses frères.

Toujours occupé à préparer ou à livrer des batailles, Charles Martel ne fut que soldat ; tous ses efforts tendirent à l'accroissement de son pouvoir matériel, c'est à dire à l'augmentation de son armée : et c'était avec raison ; alors, pour fonder, il fallait être guerrier, ce n'est que pour conserver qu'il faut être administrateur et faire des institutions civiles. L'établissement de la féodalité ne fut qu'une spéculation militaire : la seule conséquence que Charles y vit, et qu'il en attendit, ce fut l'organisation régulière d'une forte armée.

Les temps et sa position imposaient donc à Charles le seul rôle qui convint à sa nature altière, franche et courageuse, le rôle de guerrier, et il le remplit avec une supériorité remarquable, parce qu'il eut non seulement un bras vigoureux et une valeur chevaleresque, mais encore une intelligence forte et rapide.

Il meurt le 22 octobre 741 et est inhumé sous les voûtes royales de Saint-Denis [Ephémérides...].

A l'automne 741, c'est un prince au faîte de sa puissance ; le pape lui donne le titre de vice-roi. En effet, depuis la mort du mérovingien Thierry IV, en 737, les Francs n'ont plus de roi, le duc n'ayant pas jugé nécessaire de pourvoir à sa succession. Il répartit son héritage, c'est à dire les royaumes, de la façon suivante : Carloman, l'aîné, reçoit la partie orientale ; Pépin, le cadet, les peuples et territoires de l'ouest ; Griffon, issu d'une épouse de second rang, des parcelles éparses. De plus, chacun reçoit une partie de la région moselle-rhénane, berceau de la famille [L. Theis, 1992].

X avec **Chrodtrude**, alias **Chrothais**, alias **Rothrude**, alias **Rotrude de TRÈVES**, morte en 724, fille de Saint Liutwin (Lievain de Poitiers), évêque de Trèves, et de Willigarde de Haspengau,

XX avec Swanahilde, alias Sonichilde, fille de Théobald de Bavière [voir dynastie des AGIOLFINGES],

XXX avec Ruodhaid,

dont, du premier mariage :

1. Hiltrude, morte en 754,

X avec Odilon, duc de Bavière, mort en 748 [dynasties de BAVIERE], dont :

- 1.1. Tassilon III de Bavière,

2. Bienheureux Carloman, maire du palais d'Austrasie (705/710-747).

Fils de Charles Martel et de Rotrude, il s'entend avec son frère Pépin III pour réprimer les révoltes après la mort de leur père survenue en 741, pour rétablir le roi mérovingien Childéric III et pour combattre les Aquitains. Avec l'aide de Boniface, il réforme l'église (par le concile germanique de 742 ou 743). Il abdique en 747 et se retire au monastère du Mont-Soracte. Le roi lombard Astolf essaie de l'utiliser pour empêcher l'expédition de Pépin III : Carloman est alors enfermé dans un monastère de Vienne sur le Rhône où il mourut en 754 [P. Riché],

X avec Ne..., dont :

- 2.1. Drogon, mort en 753,

3. **Pépin III**, qui suit,

dont, du second mariage :

4. Griffon, né en 726, mort en 753,
5. Bernard, comte et abbé de Saint-Quentin,
X avec Ne..., dont :
 - 5.1. Saint Adalard, abbé de Saint-Pierre de Corbie, mort en 826,
 - 5.2. Wala, alias Valla, abbé de Bobbio et de Saint-Pierre de Corbie, mort en 836,
X avec Rolinde, fille de Guillaume I, comte de Toulouse [dynastie GUILHEMIDE],
 - 5.3. Gundrade, religieuse,
 - 5.4. Bernard ou Bernier, moine,
 - 5.5. Théodrade, religieuse, morte en 845,
6. Jérôme,
X avec Ne..., dont :
 - 6.1. Fulrad, abbé de Saint-Quentin,

Et un fils naturel :

7. Saint Rémi, archevêque de Rouen, mort en 771.

PEPIN III, dit **le Bref**, né en 714, maire des palais de Neustrie (ou de Soissons) et de Bourgogne de 741 à 751, roi des Francs de novembre 751 à 768 (élu à Soissons, sacré par Saint Boniface), mort le 24 septembre 768 à Saint-Denis,

X en 737 avec **Algisthe de DOUAI**, née vers 712, fille de Mauront et de Margiste Ne...,
XX en 744 avec **Bertrade la jeune**, dite *Berthe au grand pied*, fille de Héribert, comte de Laon, morte en 783 [voir dynastie des HUGOBERTIDES],

dont, du premier mariage :

1. **Berthe**, née vers 738,
X vers 756 avec **Milon de BRETAGNE**, [voir branche de CHELLES],
XX avec Ganelon,

dont, du second mariage :

1. **Charlemagne**, qui suit,
2. Carloman, né en 751, roi des Francs de 751 à 771 (sacré en 754 avec son père et son frère par Etienne II à Saint-Denis), à la mort de son père, il reçoit une grande partie du royaume (Bourgogne, Provence, Gothie, Alsace), il devient donc roi de Bourgogne, de Provence, de Septimanie, d'Aquitaine Orientale, de Thuringe et d'Hesse de 768 à 771, mais ne s'entend pas avec son frère. Il meurt en 771 à Samoussy (palais royal près de Laon) et est enterré à Saint-Rémi de Reims [P. Riché],
X avec Gerberge, fille de Didier, roi des Lombards [dynastie des LOMBARDS], qui, devenue veuve, se réfugie à la cour de Pavie avec ses enfants, dont :
 - 2.1. Pépin, moine,
 - 2.2. N... ou Ne...,
3. Pépin, mort en 761 ou 762,
4. Rothaïde ou Rothilde ou Gertrude,
5. **Gisèle**, née en 757, d'abord fiancée à un prince byzantin en 765, elle reçoit la direction de l'abbaye de Chelles qu'elle fait construire dès 799, elle en devient abbesse en 800 avec le soutien de Charlemagne, elle meurt en 810,
X avec **N...**,
XX avec Adalgise de Lombardie, sans enfant connu,
dont, du premier mariage :
 - 5.1. **Roland dit de RONCEVAUX** [voir branche de CHELLES],

6. Adélaïde, religieuse.

CHARLEMAGNE, [voir sa descendance dans la dynastie des CAROLINGIENS].

Bibliographie :

- *les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe*, Pierre Riché, Hachette, 1983.
- *Bien connaître les généalogies des rois de France*, Jean-Charles Volkmann, éditions Jean-Paul Gisserot, 1997.
- *Dictionnaire des Francs, les Carolingiens*, Pierre Riché, Bartillat, 1997.
- *Histoire du Moyen-Age Français, chronologie commentée*, Laurent Theis, collection Perrin, Paris, 1992.
- *Ephémérides universelles*, Paris, 1828.
- *Revue Mabillon*, tome VI, Paris, 1910-1911.